

Recherches sociographiques



Les communications : vers un nouveau savoir savant?

Serge Proulx

Volume 20, numéro 1, 1979

Savoirs savants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055824ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055824ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Proulx, S. (1979). Les communications : vers un nouveau savoir savant? *Recherches sociographiques*, 20(1), 103–117. <https://doi.org/10.7202/055824ar>

Résumé de l'article

Un nouveau domaine académique — celui des communications — émerge dans les universités québécoises. À partir d'une recherche exploratoire menée auprès des universitaires francophones impliqués dans ce domaine, un portrait socio-intellectuel du groupe de ces professeurs-chercheurs est esquissé. Une compilation de leurs intentions de recherche fait apparaître des intérêts dans les domaines suivants: sociologie des *médias*, relations interpersonnelles, épistémologie, analyse des messages, évaluation socio-technologique. L'émergence de ce nouveau domaine conduit à questionner la scientificité et l'utilisation sociale de ce nouveau discours savant.

LES COMMUNICATIONS: VERS UN NOUVEAU SAVOIR SAVANT?

Un nouveau domaine académique — celui des communications — émerge dans les universités québécoises. À partir d'une recherche exploratoire menée auprès des universitaires francophones impliqués dans ce domaine, un portrait socio-intellectuel du groupe de ces professeurs-chercheurs est esquissé. Une compilation de leurs intentions de recherche fait apparaître des intérêts dans les domaines suivants: sociologie des *media*, relations interpersonnelles, épistémologie, analyse des messages, évaluation socio-technologique. L'émergence de ce nouveau domaine conduit à questionner la scientificité et l'utilisation sociale de ce nouveau discours savant.

Un nouveau domaine académique émerge dans les universités québécoises. Depuis le début des années 70, divers programmes de certificat et mineures, de baccalauréat, maîtrise et doctorat en *communications* apparaissent et se multiplient dans les principales universités du Québec.¹ Cet accroissement du nombre de programmes scolaires se traduit par une augmentation des clientèles étudiantes concernées, l'amélioration progressive d'une infrastructure d'équipement coûteux, l'élargissement des budgets d'enseignement et de recherche, et l'apparition d'un nombre important de postes de professeurs d'université dans ce nouveau domaine.

Voilà, en l'occurrence, réunies les conditions internes minimales susceptibles d'entraîner le développement d'un nouveau domaine scientifique. Le nouveau groupe des professeurs-chercheurs se trouve ainsi requis de remplir les tâches prioritaires pour la construction du nouveau domaine, ce qui veut

1. L'Université de Montréal offre maintenant un programme de maîtrise en sciences de la communication, ainsi qu'une mineure au niveau du baccalauréat. L'Université du Québec à Montréal offre deux programmes de baccalauréat (communication et relations humaines). L'Université Laval offre des programmes de baccalauréat et de certificat en journalisme et information, ainsi qu'en relations publiques. Du côté des universités anglophones, Concordia offre un baccalauréat en *communication arts* et McGill, deux programmes (doctorat et maîtrise) en communications.

dire: a) la constitution de savoirs spécialisés et cumulatifs; b) la formation d'une « communauté scientifique »; c) la transmission d'un enseignement spécifique et homogène.²

Mais l'émergence d'un nouveau domaine académique s'explique d'abord par des facteurs structurels. Les activités de communication sociale deviennent nombreuses, importantes, se diversifient et se multiplient, au fur et à mesure que la société s'urbanise et se bureaucratise. Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, on assiste à un accroissement vertigineux de production dans l'industrie de la publicité et des relations publiques, dans les domaines de la radio-télévision, dans l'industrie de l'informatique et des télécommunications électroniques. Les gouvernements ont créé des ministères des communications et sont devenus plus systématiquement intéressés à la relation entre l'État et le citoyen. La prédominance des *mass media* — en particulier: la télévision — a contribué à transformer les débats politiques en campagnes de communication publicitaire. Le secteur névralgique et stratégique des communications est devenu lui-même objet d'enjeux politiques entre les divers paliers de gouvernement, et au sein et à l'encontre de divers groupes de pression.

C'est dans ce contexte qu'il faut saisir l'apparition du nouveau domaine universitaire des communications. Dans le secteur de la radio-télévision par exemple, les entreprises ont tendance à privilégier maintenant davantage l'engagement de diplômés en communication. Les bureaucraties gouvernementales et privées cherchent, de plus en plus, à s'adjoindre des spécialistes en relations humaines et communications organisationnelles, ainsi que des agents d'information ou de relations publiques. Les fonctionnaires de l'appareil gouvernemental demandent en outre des travaux d'expertise technico-professionnelle dans le domaine.

Si des programmes en communications se créent dans l'université, c'est d'abord parce que l'industrie et l'État en expriment un certain besoin et qu'en même temps certains groupes sociaux y trouvent leur avantage. Les professeurs-chercheurs qui travaillent à l'intérieur de ces divers programmes articulent ainsi des *intérêts de recherches* liés simultanément et contradictoirement aux besoins de l'État et à ceux de l'industrie, aux contingences des programmations universitaires, à leurs lectures (explicites ou non) de la réalité sociale et des mouvements sociaux qui s'y développent, à leurs stratégies de promotion individuelle, et de groupe, et enfin, à leurs préoccupations personnelles de chercheurs.

Les États-Unis et la France ont été les milieux extérieurs traditionnellement privilégiés par les intellectuels et les scientifiques québécois pour par-

2. D'après: M. FOURNIER et L. MAHEU, « Nationalismes et nationalisation du champ scientifique québécois », *Sociologie et sociétés*, VII, 2, 1975, p. 96.

faire leur formation académique, et ainsi se nourrir de problématiques nouvelles et de contextes originaux d'analyse explicative. En ce qui concerne le domaine des communications, c'est d'abord les universités américaines qui ont créé les premiers « départements de communications ». Les universités françaises n'offrent actuellement que trois programmes de maîtrise sous ce libellé. Aux États-Unis, le domaine universitaire des communications émerge, dans les années 50, du sein des Études anglaises et des *Speech departments*.³ Des questions de *rhétorique*, on passe à l'étude de l'*influence* et du contexte plus large du processus de communication. Ces professionnels du métier et ces professeurs américains aspiraient ainsi à pouvoir articuler un nouveau discours savant portant sur les communications.

Dans les universités québécoises, les départements disciplinaires qui ont donné naissance aux différents programmes de communication sont très diversifiés. À l'Université de Montréal, c'est le Département de psychologie; à l'UQUAM, la Famille des lettres. À Laval, des professeurs issus du Département de sociologie sont responsables de la naissance d'un secteur en communication et journalisme. Le programme de Concordia se rapproche davantage des Beaux-Arts; à McGill, les programmes sont gérés par le Département de littérature.

Dans la phase actuelle de développement du domaine, les professeurs-chercheurs travaillent d'abord à implanter et consolider les programmes des divers cycles. Il y a ainsi lutte de concurrence entre les diverses universités qui cherchent à occuper ce nouveau domaine apparemment rentable. Simultanément, plusieurs chercheurs reconnaissent que la constitution de ces nouveaux savoirs spécialisés serait facilitée par la mise en place de réseaux inter-universitaires d'échange d'information entre les professeurs-chercheurs. C'est à travers la constitution de tels réseaux que pourrait ainsi émerger une véritable « communauté » de chercheurs et, éventuellement, des mécanismes de concertation, de coordination, et de coopération en matière d'enseignement et de recherche. La recherche exploratoire dont il sera question ici avait pour but de renvoyer à ce noyau de professeurs-chercheurs une première image collective de leurs intérêts de recherche et de certaines de leurs opinions.

A) L'enquête

Cette recherche exploratoire, menée de juin à octobre 1977, visait à tracer un portrait socio-intellectuel du groupe des professeurs-chercheurs en poste dans les universités francophones du Québec et impliqués directement dans le secteur des communications. Cette recherche est partielle dans la

3. C. WEAVER, « A History of the International Communication Association », dans : B.D. RUBEN, *Communication Yearbook*, I, New Brunswick (N.J.), Transaction Books, 1977, pp. 607-618.

mesure où une image globale du domaine nécessiterait une enquête analogue auprès des professeurs-chercheurs des universités anglophones, et aussi une enquête auprès des milieux de la recherche privée et gouvernementale.

Dans le but de tracer un portrait aussi réaliste que possible de ces chercheurs et de leurs intérêts de recherche, j'ai effectué vingt-quatre entrevues avec autant de professeurs, réparties de la manière suivante: huit professeurs de la Section communication du Département de psychologie de l'Université de Montréal; huit professeurs du Département des communications de l'UQUAM; huit professeurs du Secteur journalisme et information de l'Université Laval. Des contingences d'horaire et de disponibilité n'ont pas permis d'interviewer la population totale des chercheurs de ces trois départements universitaires.⁴ Pour circonscrire la population totale, il aurait fallu interviewer en outre: un professeur à Montréal, quatre à l'UQUAM et quatre à Laval. La représentativité de l'échantillon des interviewés demeure tout de même intéressante, attendu le nombre restreint de membres de la population totale. Dans le but d'enrichir le matériel concernant les pistes possibles de recherche, cinq autres entrevues ont été effectuées avec les personnes suivantes: un professeur de sociologie de l'Université de Montréal impliqué dans la recherche en communications; un professeur francophone historien à McGill, œuvrant dans le secteur; deux professionnels de l'industrie privée (recherche et production) enseignant à l'UQUAM à titre de chargés de cours; un journaliste intéressé par le domaine des communications.

Chaque entrevue individuelle se déroulait sur le mode non-directif et était enregistrée au magnétophone; la durée de chacune a varié, allant d'une heure et demie à trois heures. Le plan d'entrevue comportait principalement les items suivants: formation académique du chercheur, cheminement intellectuel et itinéraire de recherche, pistes possibles de recherches futures, opinions sur le financement des travaux et opinions sur l'idée d'une science de la communication.⁵

B) *Portrait des chercheurs*

La grande majorité des chercheurs sont jeunes: la plupart se trouvent dans la trentaine, sauf deux ou trois « pionniers » ayant atteint la quarantaine. Ce sont surtout des hommes: un sixième (quatre) des professeurs interrogés étaient de sexe féminin.

4. Un seul professeur a refusé l'idée de l'entrevue.

5. Deux entrevues de consultation ont en outre été effectuées avec une spécialiste de l'épistémologie et un sociologue des sciences. Jacques Broué, diplômé en communication de l'UQUAM, a participé à l'analyse de contenu et à la synthèse de ces entrevues. Le financement de cette recherche a été rendu possible grâce à une subvention du Décanat de la recherche de l'UQUAM.

Attendu que ce secteur d'enseignement et de recherche est complètement neuf, il est intéressant d'analyser la formation académique d'origine de cette communauté de chercheurs destinés, à plus ou moins brève échéance, à construire le nouveau domaine universitaire des communications. Un seul professeur possède déjà un doctorat dont l'intitulé est en « communications » alors que trois autres ont complété des scolarités en ce domaine. Cela est tout à fait explicable par le fait de la rareté extrême des diplômés de doctorat en « communications ». Ce sont les seuls départements universitaires américains (ou McGill) qui décernent des doctorats dans ce domaine ; ils sont encore trop jeunes et peu d'universités européennes en desservent.

Un trait remarquable consiste dans la diversité de la diplomation d'origine, ainsi que le cumul très fréquent, chez un même individu, de deux formations de base ou plus. La sociologie constitue la formation de base de près du tiers des chercheurs. Se retrouvent aussi fréquemment : philosophie, psychologie et psychologie sociale. Dans l'ensemble, les souches disciplinaires apparaissent très variées : anthropologie, psycho-linguistique, littérature, linguistique, beaux-arts, génie, musique, histoire, biologie, droit, technologie éducationnelle. Les sciences humaines dominent fortement les formations antérieures des chercheurs : cela aura certainement un impact décisif sur la construction conceptuelle du champ de savoir et sur la constitution progressive du « corps professionnel ».

Si on utilise l'obtention du doctorat comme indice, on peut dire que ce groupe de professeurs-chercheurs possède un taux de professionnalisation plus faible que dans les départements disciplinaires traditionnels. Toutefois, le processus semble irréversible du fait de la permanence d'emploi assurée par la syndicalisation des professeurs. Les détenteurs de doctorat sont encore, en effet, relativement peu nombreux : moins de la moitié des professeurs interrogés avaient soutenu leur thèse. La moitié ont obtenu une formation supérieure dans les universités européennes ; un cinquième environ ont reçu une formation exclusivement au Québec ; presque la moitié sont allés aux États-Unis.⁶ Si on tentait de saisir les dominantes dans les formations académiques d'origine des chercheurs des divers départements, on pourrait dire que les professeurs de Laval affichent une majorité sociologique et québécoise, ceux de l'UQUAM, une majorité psycho-sociologique et européenne et ceux de Montréal, une majorité psychologique et américaine.⁷

6. Le fait de prendre pour deux un cumul de formations pour un même individu, donne à l'addition des fractions un total supérieur à 1.

7. Attendu l'écart réduit des différences, ces « majorités » ne sont pas statistiquement significatives. J'ajouterai, en observateur subjectif, que ces majorités reflètent tout de même un « ton » que j'ai crû percevoir dans ces trois lieux.

C) *Modèles d'itinéraire*

Le fait que chaque professeur-chercheur ait raconté son propre cheminement, à travers ses diverses pratiques, études ou recherches, a certainement constitué l'un des temps forts de la plupart des entrevues. Quelques chercheurs ont même confié, à la fin de l'entrevue, que cet « exercice verbal » leur avait permis de saisir encore plus clairement leur propre itinéraire et le sens de leur propre cheminement.

Les itinéraires apparaissent aussi diversifiés que les formations d'origine, sinon davantage. En cherchant à saisir certains traits communs dans les cheminements, nous avons construit une typologie simple des modèles d'itinéraires. Nous pouvons ainsi dégager quatre types de cheminement ayant conduit au domaine des recherches en communications, à l'intérieur desquelles se distribuent les chercheurs interrogés. Nous pouvons donc distinguer :

- a) ceux qui, en plus de leur formation académique, possèdent l'expérience pratique du journalisme ou d'un métier spécifique dans le secteur des communications ;
- b) ceux qui ont développé un intérêt pour les phénomènes de communication interpersonnelle à travers une formation et une pratique d'intervention dans les petits groupes ou la psychothérapie ;
- c) ceux qui, via leur formation académique et des recherches (généralement sociologiques) sur le terrain, ont développé un intérêt pour les phénomènes et institutions de communications de masse ;
- d) ceux qui sont venus vers les communications par des interrogations et une réflexion d'abord théoriques concernant le processus de communication et la possibilité d'une modélisation conceptuelle.

Dans les deux premières avenues, les chercheurs possèdent une expérience de l'intervention ou la pratique d'un métier dans le secteur. On pourrait décrire cette tendance comme s'identifiant au pôle des *chercheurs-praticiens*. Dans le cas des deux derniers modèles, les cheminements correspondent davantage à l'itinéraire classique de l'universitaire. On pourrait les définir comme *chercheurs académiques*. Bien sûr, ces types-idéaux ne se retrouvent pas de manière simpliste dans la réalité des expériences des chercheurs. Chaque cheminement individuel est complexe et combine parfois plus d'un modèle.

À examiner de plus près le type d'intérêts de recherche de ces divers universitaires, on remarque que le cheminement est déterminant dans le choix des pistes de recherche. La plupart des chercheurs poursuivent des recherches en continuité avec leur pratique ou leurs expériences antérieures.

La présence de chercheurs-praticiens dans le nouveau secteur des communications apparaît ainsi, à l'analyse, potentiellement susceptible de re-

mettre en question le modèle traditionnel de carrière universitaire. D'un côté, les chercheurs académiques peuvent épouser le modèle classique de production intellectuelle des universitaires, qui consiste à mener des enquêtes sur le terrain, ou des expériences de laboratoire, rédiger épisodiquement des articles pour des revues professionnelles, produire des rapports de recherche et publier des livres. D'un autre côté, les chercheurs-praticiens posent, par leur pratique, ce que l'on pourrait appeler : « le paradoxe de l'incommunicabilité d'une science de la communication ». Dans les trente dernières années, les diverses théories de la communication présentées par les chercheurs académiques sont apparues aux yeux des chercheurs-praticiens, la plupart du temps, soit « simplistes », soit « incommunicables ». L'une des questions qui fascine certains praticiens consiste à demander : « Comment communiquer l'information scientifique ? ». Et certains pourraient ajouter : « Comment communiquer l'information scientifique sur les communications ? ».

Il n'est pas surprenant alors de constater que plusieurs praticiens cherchent à produire et diffuser dans le circuit d'information de masse plutôt que dans le circuit restreint de l'information technique scientifique. Or le système de rétribution symbolique, à l'œuvre dans le modèle traditionnel de carrière universitaire, récompense davantage les actes de diffusion dans le circuit restreint de l'information technique scientifique. Ainsi, on peut penser qu'à la longue, certains praticiens pourraient se sentir *piégés* par le système universitaire traditionnel. Coincés dans une « double contrainte ». Non seulement alors l'acte de diffusion vers l'extérieur ne saurait être rétribué symboliquement par l'université mais, de plus, le circuit technique restreint admet mal une forme d'information autre qu'écrite et digitale.

D) Pistes de recherche

Les entrevues avec les différents chercheurs ont laissé place à l'expression de multiples pistes de recherches. Dans la plupart des cas, il s'agit d'intentions de recherche ou de recherches non complétées : les professeurs sont encore jeunes, ils consacrent parfois une bonne partie de leur temps à une rédaction de thèse, parfois à la préparation de nouveaux cours, parfois à la mise en place des mécanismes organisationnels de fonctionnement pédagogique, etc. Ils ont eu peu de temps, dans l'ensemble, jusqu'ici, pour se consacrer à la recherche, exception faite des quelques pionniers.

Pour tenter de dégager des tendances, nous pouvons distribuer l'ensemble des pistes exprimées selon cinq rubriques : sociologie critique des *media* et des institutions de communication ; observation et intervention culturelles dans la relation interpersonnelle ; épistémologie ; analyse des messages ; évaluation et expérimentation socio-technologiques. Ce sont les deux premières rubriques qui rassemblent les intentions les plus fréquemment exprimées : cela coïncide d'ailleurs assez bien avec les dominantes de formation académique d'origine,

en sociologie et psychologie sociale. Ce qui peut paraître surprenant, c'est le nombre peu élevé de mentions d'intentions de recherche, ou de recherches déjà effectuées, dans le domaine de l'expérimentation socio-technologique. On connaît les sommes fabuleuses investies par les gouvernements et l'industrie privée pour financer la recherche technologique dans le domaine des télécommunications. Selon l'idéologie de chacun, on pourra déduire : soit que les chercheurs ne s'intéressent pas assez aux commanditaires ; soit que les commanditaires publics et privés n'investissent pas assez dans la recherche sociale et psycho-sociale des chercheurs...

1. *Sociologie critique des media et des institutions de communication.* Plusieurs chercheurs s'intéressent aux *media* : l'information scientifique à la télévision ; le développement de la société et de l'intelligence et les *media* ; le message de propagande dans la société industrielle ; le portrait du journaliste et du publicitaire québécois ; l'accès des citoyens à l'information gouvernementale ; la régionalisation de l'information ; l'impact des *media* communautaires ; la valeur économique de l'information ; la critique du développement des télécommunications et de l'informatique. Plusieurs professeurs souhaitent aussi pouvoir tracer un portrait des *media* du Québec via histoire, sociographie, géographie, culture, idéologie, organisation, auditoires, etc.

D'autres s'intéressent aux communications organisationnelles : structure de l'organisation et créativité, recherche d'évaluation et innovation, circulation de l'information dans les bureaucraties et les sous-cultures, fonctionnement de l'information dans les syndicats et les luttes populaires.

Certaines pistes de recherche débouchent directement sur des pratiques d'intervention visant la mise en place de programmes éducatifs pour développer une conscience critique des *media*. On a finalement formulé une proposition d'auto-recherche : dresser l'inventaire des besoins de recherche en communications dans les différents milieux québécois.

2. *Observation et intervention culturelles dans la relation interpersonnelle.* Certains chercheurs étudient le champ des pratiques de développement personnel (de la dynamique de groupe aux thérapies corporelles). On s'intéresse à l'impact de l'intervention psycho-sociologique sur le changement personnel.

Les méthodes de l'ethnographie et de l'éthologie sont utilisées par des chercheurs qui explorent les modes de communication traditionnelle et de culture populaire. D'autres cherchent à décrire la ritualisation gestuelle, le pouvoir, la violence qui s'expriment dans les comportements non-verbaux quotidiens. Ces gestes sont porteurs de sens, s'ils sont décodés dans le contexte du système d'interaction interpersonnelle, lui-même reproducteur d'un système de pouvoir social. Un chercheur a travaillé sur les dimensions interpersonnelles du dogmatisme.

Des chercheurs explorent les savoirs corporels interdits des guérisseurs et des sages-femmes. D'autres tentent des rapprochements entre les phénomènes

de télépathie ou de voyance et le processus de communication non-verbale. Un chercheur se propose d'étudier la relation interpersonnelle médicale. On s'intéresse à l'ethnographie des formes de savoir populaire et de savoir savant. On cherche aussi à décrire les règles de communication et de structure de groupe qui permettraient un fonctionnement égalitaire.

Les pratiques d'intervention liées à ce domaine empruntent à la psychothérapie individuelle et de groupe. On souhaite la mise en place de mécanismes d'intervention psycho-sociologique dans les bureaucraties, dans les hôpitaux, dans les prisons. On explore aussi de nouvelles manières de produire à la télévision, pour modifier le rapport du téléspectateur au petit écran. On désire, finalement, que des chercheurs participent à la construction d'un réseau québécois de circulation des savoirs populaires.

3. *Épistémologie.* Plusieurs chercheurs consacrent des efforts à la construction conceptuelle d'un modèle d'analyse général des processus d'échange d'information et des règles de la communication. On invoque les apports nécessaires de la linguistique, de la théorie des systèmes et de la cybernétique dans la construction d'un modèle éventuel transdisciplinaire. On réfère aussi à la mathématique, au structuralisme, à la biologie et à la sociologie comme disciplines nécessaires à cette « nouvelle grille ». Les chercheurs reconnaissent l'absence d'unanimité sur ces questions théoriques.

Un chercheur propose une histoire critique des diverses théories de communication depuis un siècle. Deux autres procèdent à l'examen critique de la pensée de Piaget. Un groupe interroge l'idée même de science et examine l'apport possible des philosophies orientales à une nouvelle définition de la science. Un chercheur propose, ironiquement, l'étude de l'impact des recherches subventionnées sur les découvertes qui conduisent effectivement à une meilleure connaissance des communications.

4. *Analyse de messages.* Certains chercheurs travaillent à la sémiologie et l'analyse socio-linguistique du message de presse ou du message de télévision. On s'intéresse notamment à la structure mythique des messages et aux valeurs qu'ils véhiculent. Un chercheur s'intéresse à la relation entre les images personnelles du corps et la représentation sociale de celui-ci à la télévision. On s'intéresse aussi au message de science-fiction ; et à la sémiologie de l'espace, suivant les différentes cultures. On cherche à étudier le contenu fantasmatique des utopies. Un chercheur explore la psychologie de la mémoire en mouvement devant l'image télévisée.

5. *Évaluation et expérimentation socio-technologiques.* On s'intéresse aux nouvelles configurations techniques de la quincaillerie communicationnelle, qui ont pour but de créer de nouveaux réseaux ou de nouvelles formes de communication. On imagine et évalue : télé-conférences, communications de groupe via la mémoire d'ordinateur, nouveau rapport du compositeur de musique électro-acoustique à son instrument, etc.

Des chercheurs ont procédé à l'analyse de l'impact de certaines expérimentations utilisant les satellites de communications. Un autre travaille à l'implantation d'un nouveau système socio-technique de distribution des films au Québec. On souhaite explorer de nouveaux modèles de régionalisation de l'information dans le territoire québécois, qui permettraient l'apport des sous-cultures dans le circuit.

E) *Une science des communications est-elle possible?*

Quand des universitaires choisissent de décrire et d'expliquer une classe de phénomènes donnés, ils sont vite confrontés à la question du degré de scientificité de leur discours. Cette question devient encore plus préoccupante quand il s'agit d'un champ d'études nouveau, aux contours plutôt flous et encore très en mouvance. En même temps, ce champ d'études des communications possède un fort coefficient de visibilité sociale et de potentialité à la politisation, en raison même de l'importance stratégique et de la multiplicité des activités sociales qu'il désigne.

D'un point de vue épistémologique, un fait n'est pas scientifique en soi. Il est le résultat d'un discours qui veut se distinguer du « sens commun ». En clarifiant les critères de construction perceptuelle des « faits » et du discours sur ces faits, en les utilisant avec rigueur, le scientifique cherche à opérer une distorsion minimale de son discours technique. L'information scientifique se veut discours non réductible aux diverses idéologies qui recouvrent les rapports de force dans la société. Plusieurs chercheurs font coïncider l'idée de science avec la recherche de *patterns* ou de structures qui émergent de l'examen systématique des « données brutes ». Le discours scientifique correspond alors à celui qui est communiqué socialement par le chercheur et qui est reconnu majoritairement comme tel.

La communauté des chercheurs qui nous intéresse ici ne se compose pas uniquement de professionnels des sciences humaines. Il s'y trouve des professeurs qui se définissent davantage comme des « professionnels de la communication » (communicateurs) ou comme des artistes. Bien que relativement en minorité, leur présence même oblige les « professionnels des sciences humaines » (communicologues) à élargir leur définition du champ. Les communications sont, en soi, un domaine qui entraîne à s'auto-interroger sur le mode lui-même de production des connaissances. Et sur la manière même de diffuser par la suite cette information à un public. En particulier, des chercheurs demandent: « Quel pourrait être la démarche éthiquement appropriée du spécialiste vis-à-vis le public privilégié que constituent les "observés", *i.e.* ceux qui ont contribué par leurs témoignages à rendre possible la production d'une information donnée? » C'est une question qui n'a pas semblé intéresser beaucoup les chercheurs des disciplines traditionnelles, hormis ceux pratiquant la recherche-action.

Plusieurs chercheurs interrogent et relativisent l'idée même de science. C'est un mode d'appréhension qui a tendance à « digitaliser » la réalité qu'il découpe et subdivise en « disciplines ». Or, la complexité de la communication humaine se reconnaît mal au travers des grilles « scientifiques » souvent trop simplistes et sans effet. Avec ces schémas à la fois simples et flous, ne sommes-nous pas encore immergés dans un discours de « sens commun » ? La logique cartésienne et newtonienne, qui fonde la conception actuellement dominante de la science, est relativisée par certains chercheurs : « la méthode scientifique n'est pas la voie exclusive ». Ce qui amène l'un des interviewés à déclarer :

« On devrait se regarder comme des animaux... il y a toute une série de connections, de *patterning*, de rituels qu'on traite tout le temps dans un schéma dichotomique... quand on pourrait les regarder avec un regard beaucoup plus contemplatif. »

Le champ d'études des communications émerge à un moment de l'histoire où la production même de la science s'est industrialisée. Les temps héroïques des chercheurs isolés, produisant une « science académique », ont été remplacés par un contrôle accru et bureaucratique des activités de recherche par l'État et l'industrie.⁸ En même temps émerge, parmi certains chercheurs, l'idée d'une *science critique*, appelée à être davantage artisanale en raison même d'une volonté de complète indépendance de ces chercheurs vis-à-vis les structures existantes de contrôle technocratique.

On ne peut saisir l'émergence et le développement d'une science des communications autrement que dans le contexte de l'importance sociale qu'acquiert chaque jour le secteur même des activités de communications. La construction sociale de ce *nouveau savoir savant* se développe alors simultanément et contradictoirement avec les besoins de l'industrie et de l'État. Cela a des incidences étroites sur le caractère des programmations respectives des divers cycles dans les universités. On débat autour de théorie/pratique, science et art, objectifs de formation de journalistes, d'agents d'information, d'agents de recherches, d'interventionnistes, de « communicologues », etc.

Ces divers professeurs explicitent, ou non, des lectures idéologiques, contradictoires ou complémentaires, de la dynamique sociale. Les mouvements sociaux qui animent présentement la science elle-même trouvent aussi des résonances parmi plusieurs. Ces facteurs auront des conséquences sur la construction conceptuelle de ce nouveau savoir technique. On peut penser aussi que les découvertes internes à l'intérieur du domaine, à mesure qu'il se construit, ont un impact dans des secteurs particuliers ; par ailleurs, des ouvertures transdisciplinaires sont signalées ici et là. La théorie mathématique de l'information est sans doute la découverte du domaine des communications qui a produit la plus forte résonance dans la science : née du génie électrique,

8. J.R. RAVETZ, *Scientific Knowledge and its Social Problems*, New York, Oxford University Press, 1971, pp. 31-68.

elle vient s'inter-reféconder à la biologie, la science politique, l'épistémologie, etc. Autre exemple : l'hypothèse du *double bind*, formulée par Bateson et née de la psychiatrie, semble vouloir ouvrir une nouvelle grille épistémologique pour la science humaine.

Les chercheurs sont presque unanimes à affirmer qu'il est prématuré de définir une science des communications. On préfère parler de « champ d'études ». Un seul soutient que la science des communications « existe au même titre que les autres sciences, l'objet en étant aussi imprécis ». On reconnaît que les différents départements universitaires consistent davantage actuellement en regroupements organisationnels répondant aux besoins de la programmation actuelle ou potentielle. On s'entend pour dire que ce domaine privilégie « l'étude des institutions de communications et les phénomènes d'échange symbolique entre individus ».

Il n'y a pas de consensus quant au choix des disciplines de base et des modèles théoriques nécessaires et suffisants à l'élaboration d'un modèle d'analyse général. La cybernétique, la théorie des systèmes, l'approche interactionniste et la linguistique sont mentionnées fréquemment. Mais la liste des disciplines et modèles évoqués est fort longue : sémiologie, biologie, mathématique, dialectique, analyse structurale, sociologie, théorie de l'information, éthologie, épistémologie, anthropologie, psychanalyse, marxisme, psychologie, phénoménologie, etc.

Même si l'information « ne constitue pas actuellement un objet scientifique autonome », plusieurs chercheurs aspirent au développement éventuel d'une approche vraiment *transdisciplinaire*, i.e. construite à partir de concepts autonomes, nés de l'inter-fécondation disciplinaire, mais qui ne peuvent se réduire au point de vue exclusif d'une seule discipline. Ces chercheurs postulent ainsi une spécificité du processus de communication qui dépasserait les limites disciplinaires. Selon que les chercheurs se rapprochent du point de vue transdisciplinaire, ou qu'ils restent au contraire sur des positions disciplinaires, leurs lectures sociales respectives divergent largement. Un chercheur déclarera ainsi : « L'essentiel du social se traduit par des phénomènes de communication. » Pendant qu'un autre expliquera :

« L'aspect communicationnel n'est pas prioritaire. Pour moi, c'est l'aspect social qui m'intéresse. D'ailleurs, les problèmes sociaux ne sont pas des problèmes de communication. »

On peut penser qu'un modèle scientifique des communications émergera au rythme d'apparition de découvertes caractérisées dans les divers secteurs actuels du domaine d'études. Ainsi, par exemple, la théorie mathématique de l'information a permis de saisir cette dernière en termes statistiques de probabilité et de réduction d'incertitude. De son côté, la psychologie sociale a permis de définir la communication en termes pragmatiques d'influence sociale. D'un autre côté, l'école interactionniste de Palo Alto demeure un

exemple intéressant d'un lieu où la saisie théorique du phénomène de la folie en termes de communication s'est construite avec et a débouché sur des pratiques concrètes de psychothérapie.

F) *Opinions sur le financement des recherches*

Le financement des recherches en communications semble lié aux intérêts et besoins des gouvernements et des entreprises privées. Selon certains commentaires, les recherches socio-technologiques seraient privilégiées. Un professeur déclare même que, trop souvent, les chercheurs se retrouvent « à la remorque des organismes gouvernementaux dans la définition même des objets de recherche ».

En plus de certaines demandes d'expertise professionnelle et de recherches appliquées ou orientées, certains offices gouvernementaux assurent le financement de recherches dans des conditions qui conservent une grande liberté de pensée aux chercheurs (Fonds des universités, Conseil des arts, Programme « d'action concertée » du Ministère de l'éducation, etc.). On a évoqué l'idée de faire financer certaines recherches sur les institutions en communications par des entreprises de radio-télévision. Les recherches dans le secteur interpersonnel apparaissent les moins bien garnies de fonds publics et privés.

Certains interviewés marquent une préférence à poursuivre leur recherche sans aide monétaire extérieure car, disent-ils, en recevant une subvention « on en reste dans les termes définis par ceux qui ont l'argent ». Les subventions publiques sont accordées en fonction des lois d'un marché de concurrence entre chercheurs. Certains acceptent cette situation et la considèrent stimulante. D'autres la déplorent et souhaitent la création d'une structure de concertation entre les différents départements universitaires œuvrant dans le domaine.

Des professeurs évoquent le projet de création d'un centre de recherche permanent en communications. Quelques-uns pensent que le « collectif de recherche » constitue la formule d'avenir. Ils déclarent considérer que la recherche devrait être « un système conçu comme un service public, et non de reconnaissance sociale ». Un chercheur propose une formule originale où « les projets seraient subventionnés pour les services rendus en même temps que s'élabore la recherche ». Tous ces chercheurs manifestent le même désir que les recherches en communications soient à l'image de l'importance sociale des activités qu'elles désignent.

*

* *

Reprenons ici, en guise de conclusions, les diverses tâches mentionnées, en début d'article, comme susceptibles de mener au développement d'un nouveau

savoir scientifique : constitution de savoirs spécialisés, formation d'une « communauté scientifique », transmission d'un enseignement spécifique et homogène. L'émergence de ce nouveau domaine académique des communications peut-il conduire à la construction d'un nouveau savoir savant ? Et pour qui ?

Dans leur volonté de construire des savoirs spécialisés, les chercheurs se voient confrontés au jeu des rivalités disciplinaires. Le domaine des communications est déjà relativement occupé par des spécialistes de différentes disciplines qui pourraient trouver contraire à leurs intérêts l'émergence de regroupements organisationnels universitaires autour du champ d'études en communications. À première vue, il semble que ce soit la sociologie qui se voit amputée d'un large domaine d'intérêts, se traduisant institutionnellement par la création de postes et l'acquisition de budgets supplémentaires et de subventions de recherche. On peut ajouter toutefois que les départements de sociologie des universités québécoises n'ont jamais marqué jusqu'ici d'intérêt soutenu dans le domaine de la psychologie sociale. Simultanément, du côté des départements de psychologie, on a préféré se concentrer en « clinique » ou en « expérimentale ».

Un contrôle exclusif du domaine de l'analyse des messages par les chercheurs en communication serait certainement contesté à la fois par les instances disciplinaires de linguistique, de littérature et de philosophie, disciplines qui s'ouvrent toujours davantage à la sémiologie et à l'analyse structurale. L'épistémologie est aussi l'affaire des philosophes et des sociologues. Quant aux recherches socio-technologiques, les chercheurs de sciences humaines ont été jusqu'ici subordonnés aux ingénieurs qui animent l'innovation technologique et occupent en même temps des postes-clé dans les instances de décision politique.

Les chercheurs et professeurs québécois ont montré, depuis trois ans, quelques premiers signes d'intérêt à se constituer en réseau. Il y eut d'abord, en 1976, une rencontre entre les représentants des cinq universités québécoises œuvrant dans les communications, histoire d'échanger des informations et d'établir un premier contact. Cette rencontre n'a toutefois pas eu de suite jusqu'ici. Il y eut ensuite, en 1977, un premier congrès des chercheurs et spécialistes en communications du Québec, organisé en collaboration avec l'ACFAS. Ce dernier geste indique bien qu'existe, parmi les chercheurs, une volonté de la reconnaissance sociale des communications comme champ d'études scientifiques. Une préoccupation prioritaire de plusieurs chercheurs concerne aussi le domaine de la vulgarisation. On souhaite diffuser dans le circuit de l'information de masse, des connaissances réservées jusqu'ici au circuit restreint de l'information technique et spécialisée.

L'unanimité est absente quant à l'homogénéisation et la spécificité des connaissances à transmettre dans les programmes scolaires des divers cycles. La présence de chercheurs-praticiens vient certainement compliquer la construction conceptuelle du champ. Il semble ici se trouver un étrange paradoxe : la grande popularité des programmes tient en partie à la séduction des pratiques de

communicateur dont les étudiants aspirent apprendre les rudiments ; en même temps, le personnel professoral est majoritairement formé de chercheurs académiques intéressés davantage aux pratiques de *communicologues*. Attendu la permanence des professeurs et la mobilité des étudiants dans la structure, on peut penser que la spécificité des enseignements aura tendance à s'identifier progressivement à des contenus de sciences humaines plutôt qu'à des pratiques de production audio-visuelle. L'articulation entre l'aspect pratique (applications, opérationnalisation, intervention) et l'aspect formel (théories, logique) du modèle scientifique, semble être une question préoccupante pour de nombreux chercheurs.

Jusqu'ici les principales applications des savoirs spécialisés en communications ont touché les activités de l'industrie (des connaissances organisationnelles à la transmission électronique dans les télécommunications, en passant par la production en radio-télévision); du commerce (publicité, relations publiques, etc.), de la politique (des campagnes d'opinion publique à l'intelligence militaire), de la psychothérapie, etc. On peut penser que la multiplication de travaux de recherches universitaires en ces domaines va sans doute contribuer à l'émergence d'un nouveau savoir savant et potentiellement critique sur les communications. Il reste à voir qui cherchera à le recevoir, pourra l'utiliser ou acceptera de le soutenir.

Serge PROULX

*Département des communications,
Université du Québec à Montréal.*